
Les Macédoniens existent-ils?

Christophe Chiclet

Clé de passage entre le monde danubien et le monde égéen, la Macédoine est une mèche allumée en plein cœur des Balkans. Depuis un an, elle revoit tournoyer autour d'elle nombre de pyromanes prêts à faire sauter le baril de poudre. En proclamant son indépendance, la Macédoine, comme les autres républiques de l'ex-Yougoslavie, fait apparaître de vieilles cicatrices de l'Histoire. Car qui est Macédonien et à qui appartient la Macédoine?

Chez tous les protagonistes de cette affaire, le nationalisme et le chauvinisme ont une fâcheuse tendance à mélanger définitions historique et géographique. Tant et si bien que les termes de Macédoine et de macédonien n'ont pas du tout la même signification à Athènes, à Salonique, à Sofia, à Blagoevgrad, à Skopje, à Tirana ou à Belgrade.

Les définitions de la Macédoine n'ayant jamais été fixées pour de bon, elles sont donc sujettes à fluctuations. La langue française parle de Macédoine comme d'un mélange culinaire composé de nombreux éléments variés. En géopolitique, les divers ingrédients de cette salade comportent des éléments tantôt historiques, tantôt géographiques. Pour corser l'affaire, neuf peuples se croisent, se mêlent et s'entre-déchirent dans ce carrefour naturel de l'Europe Orientale. A la croisée des chemins entre Nord et Sud (de la plaine danubienne à la mer Egée), Est et Ouest (de la Thrace à l'Adriatique), cette région a vu depuis l'Antiquité toutes sortes de passages, d'invasions et d'implantations. Bref, la Macédoine n'a jamais été une entité "ethniquement pure", mais plutôt une accumulation de strates culturelles et ethnologiques à l'origine de cette diversité.

N° 4 Automne 1992

Des époques les plus anciennes à nos jours, les plaines (la vallée du Vardar) et les montagnes les bordant ont été habitées par des Albanais, des Bulgares, des Grecs, des Serbes, des Turcs. Mais aussi par de fortes minorités juives (jusqu'en 1943-1944), tziganes et valaques. Ces derniers, les moins connus, sont des descendants de pasteurs nomades roumanophones venus de Valachie et descendus jusqu'en Grèce centrale. Enfin, depuis la fin du XIXème siècle et le réveil des nationalités, une nouvelle entité issue de ce brassage multiséculaire a tenu à revendiquer une spécificité macédonienne propre: ni bulgare, ni serbe, ni turque, ni grecque.

Le terme de Macédoine oscille donc entre des définitions historiques et géographiques. Durant l'Antiquité, la définition est sans nul doute historique. En revanche, pour les périodes médiévale et moderne, avec ses multiples mélanges, l'aspect géographique est prépondérant. Pour la période contemporaine, la géopolitique répond mieux aux difficultés de trouver une définition. Mais pour les académiciens de Skopje, de Sofia et de Salonique, cette triple lecture est souvent perçue comme une hérésie à cause du poids des nationalismes consécutifs à la création des Etats-Nations dans la région: Grèce en 1821, Serbie en 1833, Bulgarie en 1878, Albanie en 1912 et République socialiste fédérée de Macédoine en 1945. Presque tous ont une lecture linéaire de la macédoine et de la "macédonité" des origines à nos jours; avec de telles théories, Alexandre le Grand devient quasiment un Slave ou un Proto-slave!

Une chronologie didactique est donc nécessaire pour tenter de comprendre l'embrasement actuel et les possibles débordements à venir. Après cinquante ans de calme, la Macédoine renoue avec les démons du passé: Hyperseusibilité de chaque peuple prompt à s'enflammer pour sa propre vision, différente du voisin, de la Macédoine.

Aujourd'hui se déroule un jeu d'échec à quatre (Bulgares, Grecs, autonomistes macédoniens et Serbes), les vieux souvenirs des guerres balkaniques (1912-1913) et du partage de la région sont de nouveau dangereusement ravivés.

Le 20 mars 1990, 150 000 manifestants défilent dans une Skopje toujours dirigée par les communistes post-titistes pour demander la reconnaissance des "Macédoniens" résidant en Albanie, en Bulgarie et en Grèce. Le 19 mai suivant, 50 000 protestataires venus de Skopje bloquent la frontière grecque. Du 25 au 27 mai 1991, des dizaines de milliers de Macédoniens bulgares organisent le premier congrès pan-macédonien à Blagoevgrad, capitale de la Macédoine du Pirin. Ce meeting réunit des Bulgares de la Macédoine orientale (du Pirin), des réfugiés venus de Yougoslavie depuis une, deux, voire trois générations, des bulgarophones venus de Skopje malgré les

tracasseries douanières de leurs autoités et des membres de la diaspora mondiale, essentiellement d'Amérique du Nord et d'Australie.

En septembre 1991, suite au référendum sur l'indépendance de la macédoine yougoslave, approuvé par 90% des votants (75% du corps électoral, une partie des 300 000 Albanais, se sont abstenus), Skopje vit une grande soirée d'allégresse avec feu d'artifice à la clé et discours triomphant du vieux président Kiro Gligorov. Mais cette indépendance n'a pas été reconnue par la CEE à Maastricht en décembre 1991: à la suite des pressions grecques qui refusent le terme de "République de Macédoine", cette reconnaissance est repoussée à mars, puis à avril, puis à mai. En revanche, dès le 15 janvier, la Bulgarie reconnaît cette nouvelle république malgré l'avis négatif de son ministre des Affaires étrangères, Stoyan Ganev qui pense qu'il s'agit d'un acte nécessaire mais précipité. Quelques jours plus tard, la Turquie fera de même, accroissant l'inquiétude des grecs qui pensent qu'Ankara est prête à soutenir les ennemis potentiels d'Athènes.

Dans l'agitation générale, les Grecs de la Macédoine Egéenne (méridionale) ne sont pas en reste. Le 14 février 1992, près de 700 000 manifestants envahissent Salonique pour la plus grande démonstration dans l'histoire de la ville. La phrase de Léonidas aux Thermopyles: "*Si tu veux mes armes, viens les chercher*" est reprise en chœur, ou avec plus d'humour: "*Bucéphale n'est pas une Zastava*", allusion au cheval d'Alexandre le Grand et aux automobiles yougoslaves. Jamais ce port d'un million d'habitants n'a vu une telle mobilisation. Derrière les slogans nationalistes attisés par l'Eglise orthodoxe grecque et par quelques mouvements ultra-nationalistes d'extrême droite, il s'agit du sursaut populaire d'une population hellène ayant subi les outrages du XXème siècle. En effet, une majorité des manifestants de Salonique ne sont pas les descendants d'Alexandre le Grand ou des héros de l'indépendance de 1821. Ils viennent essentiellement d'Asie mineure, chassés par les Turcs en 1922-1923. A cette époque, ils représentaient 45% de la population de la macédoine Egéenne (48% à Salonique, 57% à Kavala et 70% à Drama). Chassés une fois par les Turcs de leurs terres ancestrales où certains étaient implantés depuis presque trois millénaires, ils refusent une hypothétique possibilité de nouvel exode. Le traumatisme de 1922 — et non un simple accès de chauvinisme — est à l'origine de cette hyper sensibilité grecque. D'autant que les Grecs ont le sentiment d'être isolés au sein d'un monde turco-musulman d'un côté et slave de l'autre: il n'existe aucune continuité territoriale avec la CEE et l'ancien président de la république entre 1985 et 1990, Christos Sartzétakis parlait "d'un peuple sans frère". Il existe donc bien un complexe chez les Grecs qui se traduit par un nationalisme défensif, voire d'autodéfense. Ce sentiment développé par toute minorité menacée ou croyant l'être paraît aujourd'hui un peu désuet: dans le

contexte balkanique (problème turc exclu), la Grèce est le pays le plus peuplé de la région, le plus riche, membre de l'OTAN et de la CEE et doté d'une armée importante. Mais Athènes craint toujours qu'Ankara n'utilise ses minorités turques en Grèce, en Bulgarie, en Macédoine et les musulmans non turcs en Albanie, au Sandjak (Serbie), en Bosnie pour ouvrir un "second front". Le 13 avril 1992, le jeune ministre grec des Affaires étrangères, Antonis Samaras, a payé de sa place l'utilisation qu'il faisait de cette peur à des fins de politique intérieure. Le Premier ministre Konstantin Mitsotakis, déjà critiqué par nombre de barons de son parti (la Nouvelle Démocratie) a craint d'être débordé par le nationalisme de son ancien protégé. Il l'a donc congédié sans prendre de gants.

Cela calmera peut-être le jeu diplomatique dans la région, avec un aménagement du veto grec à la reconnaissance de la république de macédoine (en mars 1992, des camions à destination de Skopje étaient bloqués par les douanes grecques). Mais les Grecs se sentiront de plus en plus en danger, d'autant que la diffusion spatiale de l'hellénisme ne cesse de se rétrécir avec les retours des communautés diasporiques à l'intérieur du pays, devenu une "forteresse assiégée". Les Grecs de Bulgarie et de Serbie-Yougoslavie sont rentrés en 1913, 1919, 1923 et 1945. Ceux d'Albanie en 1945 et aujourd'hui. Ceux de Roumanie en 1945, de Turquie en 1922, 1955 et 1974 (plus de 1,5 million), ceux d'Égypte en 1956, ceux du Soudan en 1973 et les travailleurs en Allemagne à la fin des années 1970. Quant aux Grecs de Russie, d'URSS et de la CEI, ils retournent au pays en 1917, 1920, 1981 et depuis 1990.

Le poids de l'Histoire

C'est à la fin du troisième millénaire que des tribus grecques s'installent dans la région. Avec les invasions doriennes du XII-XI^e siècles avant J-C, ils forment un peuple appelé macédonien. Au VIII^e siècle avant J-C, la dynastie des Agréades unifie la Macédoine d'ouest en est. Les Illyriens et les Thraces sont tués ou chassés. Preuve de sa "grécitude", le roi Alexandre I^{er} obtient au Ve siècle avant J-C le droit de participer aux Jeux Olympiques. En 399 (avant J-C), l'hellénisation de la Macédoine est achevée. Ses rois vont alors se lancer dans la conquête des autres cités grecques, puis du monde: de l'Égypte à l'Indus sous le règne d'Alexandre le Grand de 336 à 323. En 168 avant J-C, les Romains annexent la Macédoine toujours peuplée de Grecs. Ce n'est que VI^e siècle après J-C que les Slaves apparaissent aux portes de la Macédoine. Le roi bulgare Siméon I^{er} (893-927) occupe alors tous

Confluences

les Balkans dont la partie orientale et centrale de la Macédoine. Un de ses successeurs, Samuel (991-1014), s'empare de la partie occidentale. Mais l'empereur de Byzance, Basile II le Bulgarochtone (tueur de Bulgares) reprend la Macédoine en juillet 1014. La région est alors de population mixte: grecque et bulgare. Les premiers à Salonique, dans les autres villes et le long de la côte, les seconds dans le monde rural. C'est au XIVe siècle que les Serbes et les Ottomans vont mettre fin à cette dualité assez simple. De 1320 à 1355, les Serbes des rois Etienne Uros et Etienne Dusan occupent toute la Macédoine sauf Salonique. En 1346, ce dernier se fait couronner empereur des Serbes à Skopje. En 1371, les Turcs font leur apparition dans les campagnes puis prennent Skopje en 1391 et Salonique en mars 1429. Ainsi, au XVe siècle la région est peuplée de Grecs, dont une partie non négligeable a embrassé l'Islam, de colons turcs Yürük et Koniar, de Slaves bulgares et serbes, de juifs bavarois et séférides. Ce mélange des peuples durera jusqu'au début du XXe siècle.

Salonique est symbole de ce brassage. En 1519, 56% de la population est juive. En 1613, ils sont 68%, puis de nouveau 56% en 1884. Enfin en 1913, la population se répartit comme suit: 39% de juifs, 29% de Turcs, 25% de Grecs et 4% de Bulgares. En revanche, dans l'intérieur rural, l'élément ottoman et slave est plus important. Au XVIIIe siècle, des Turcs musulmans fuyant la reconquête chrétienne du Nord des Balkans viennent renforcer l'élément ottoman en Macédoine. En 1906, les Turcs sont majoritaires: environ 1.140.000 contre 600.000 Grecs et 600.000 Bulgares. Les Grecs restent l'élément culturel et commercial dominant avec les juifs de Salonique. D'ailleurs à la fin du XIXe siècle, Bulgares, Grecs et Serbes se livrent une terrible concurrence au niveau de la scolarisation. Les écoles se multiplient pour bulgariser, helléniser ou serbiser le maximum de personnes en Macédoine en vue d'un partage qui s'annonce proche. Les Bulgares ouvrent le feu en créant la société Cyrille et Méthode en Macédoine en 1884. Deux ans plus tard, les Serbes fondent la société Saint Sava. En 1894, les Grecs créent leur société nationale. Mais en dehors de ces trois grands protagonistes, il existait en 1906 en Macédoine 120.000 Albanais et 100.000 Valaques, sans oublier les Tziganes qui ne sont pas toujours comptabilisés dans les statistiques officielles.

Avec la fondation de l'ORIM en 1893 (Organisation Révolutionnaire Intérieure Macédonienne, VMRO en bulgare), les choses se compliquent. Cette organisation fondée par des révolutionnaires bulgares dont Gorse Deltchev et d'autres slavophones bulgarophiles commence à militer pour une "Macédoine aux Macédoniens". Les premiers autonomistes, pères spirituels des autorités gouvernant actuellement à Skopje, viennent de naître. Ne voulant plus être les pions d'Athènes, de Belgrade, d'Istanbul et de Sofia, ils proclament

leur spécificité fondée aussi sur une petite différence de langage. En effet, le macédonien est un dialecte bulgare conservant d'anciennes règles de déclinaison et un accent particulier marqué d'emprunts serbes. Bref, une entité "macédoniste" est en train de voir le jour.

Si tous les peuples chrétiens des Balkans veulent se débarrasser du "Joug ottoman" (les musulmans albanais aussi), ils ne sont pas d'accord sur la part des dépouilles macédoniennes. D'où les guerres balkaniques de 1912 contre les Turcs; et de 1913 des Serbes et des Grecs contre les Bulgares. Au traité de Bucarest du 10 août 1913, la Grèce reçoit presque la moitié de la Macédoine, la Serbie un bon tiers. Quant au reste, il se partage entre une petite partie de la Bulgarie vaineuse (Macédoine de Prim) et quelques dizaines de villages demeurant dans la nouvelle Albanie indépendante.

C'est finalement la Macédoine grecque qui pose le moins de problèmes: de 1913 à 1949, elle est quasi totalement hellénisée. Les albanophones et les roumanophones s'intègrent en deux ou trois générations. Même si aujourd'hui, ils aiment se déclarer "Arvauites" ou "Vlachi", ils ne parlent que le grec et sont même parfois les plus nationalistes des Grecs. Les Bulgares ont quitté la Macédoine égéenne pour la Bulgarie ou le Nouveau Monde. Ces transferts de bulgarophones ont lieu en 1913, 1923, 1944 et 1948-1949. Pour la dernière vague liée à la guerre civile grecque, la situation est plus tragique. Ces Slavo-macédoniens bulgarophones ont été intégrés durant l'occupation nazie dans deux forces: les collaborateurs et les communistes. Les collabos, liés aux forces d'occupation bulgares en Macédoine grecque ont été exterminés par la résistance grecque ou sont partis en octobre-novembre 1944. En revanche, les communistes organisés au sein du Front national de libération slavo-macédonien (SNOF) puis du Front populaire de libération (NOF) se sont organisés autour du PC grec. Mais le SNOF était aussi pro-titiste et ses dirigeants ont préféré rejoindre Skopje fin 1944. Quant aux militants du NOF pourchassés par les troupes royales grecques; ils sont passés en masse en Bulgarie. Mais là, les nouvelles autorités communistes bulgares, encore liées aux Yougoslaves (de 1945 à 1948) les ont renvoyés sur Skopje. Ainsi, aujourd'hui les slavophones ne dépasseraient pas les 12.000 en Macédoine grecque, rescapés des différents exodes.

Les Turcs de la Macédoine grecque sont aussi partis (sauf ceux de la Thrace voisine) en 1912-1913, 1918 et 1923. Quant aux juifs, une petite partie a quitté Salonique après 1917 et 1923, mais la plupart ont péri dans le génocide en 1943-1944. Les rescapés surtout liés à la résistance communiste grecque qui les a cachés ou enrôlés dans un bataillon de volontaires juifs au sein de l'Armée populaire de libération nationale, ont préféré rejoindre Israël entre 1945 et 1950. Les vides sont comblés par 700.000 Grecs venus d'Asie mineure, voire de

l'Anatolie orientale (les Pondi) entre 1916 et 1928.

En Macédoine du Vardar (Yougoslavie), la situation est plus compliquée. Avec la constitution du royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes, les populations ont été serbisées de force surtout au niveau de l'éducation et de la religion. Entre 1903 et 1913, 300.000 Macédoniens bulgarophones quittent cette province ottomane pour le royaume bulgare. Après 1918 et la constitution de la Yougoslavie, 300.000 autres les rejoignent à Sofia. Bref, les Macédoniens de Skopje ont toujours lutté contre Belgrade. Certains voulaient l'union avec la Bulgarie, d'autres préféraient une Macédoine indépendante et unifiée (Vardar, Pirin et Egée). L'ORIM, bulgarophile à ses débuts, veut d'abord chasser les Turcs. En avril 1903, elle commence une série d'attentats à la bombe dans Salonique. Puis, le 2 août de la même année, elle organise l'insurrection d'Illydien: pensant être soutenue par le royaume bulgare, elle lance toutes ses forces dans cette révolte populaire des Macédoniens sous occupation ottomane. Or, la Bulgarie n'est pas encore assez forte pour entrer une nouvelle fois en guerre contre la Porte; elle laisse les Turcs écraser sauvagement l'insurrection. A partir de cette date, une coupure nette va se dessiner dans le mouvement macédonien. Déçue par la passivité de Sofia, une partie des rebelles macédoniens va abandonner l'irréductibilisme bulgarophile pour militer pour une Macédoine indépendante et unie. En 1909, une scission a lieu au sein de l'ORIM. Dernière Dimitar Vlahov, un groupe de socialistes forme le Parti Fédératif National. Lié aux sociaux-démocrates des balkans, ils militent pour l'indépendance et contre les monarchies serbe et bulgare. Ainsi durant l'entre-deux guerres, le terrorisme macédonien redouble: les bandes de Komitadjis de l'ORIM écumant les trois Macédoine et livrent une guerre sanglante à l'autre organisation macédonienne. L'ORIM a même fourni un tueur à l'Oustacha croate pour assassiner le roi Alexandre de Yougoslavie à Marseille en 1934.

Quant à la minorité dite "Macédoniste", elle est passée sous le contrôle du Komintern qui souhaite créer une fédération balkanique soviétique, avec une Macédoine et une Thrace indépendantes. La IIIème internationale va donc utiliser la question macédonienne pour saper les royaumes dictatoriaux et fascistes des Balkans à cette époque. Mais cela ne va pas sans poser de problèmes au sein du mouvement communiste local. Les communistes grecs qui font campagne pour la Macédoine-Thrace indépendante se heurtent à l'hostilité de leurs concitoyens et d'une partie des militants: voyant fondre le nombre de leurs adhérents, ils abandonnent ce slogan en 1935. Chez les communistes yougoslaves et bulgares, il s'agit d'une véritable compétition pour savoir qui doit contrôler la section macédonienne de Skopje. En 1941, lorsque l'armée bulgare liée à

l'Allemagne occupe la Macédoine du Vardar, la PC bulgare "annexe" la section macédonienne. Mais Tito n'accepte pas cet acte et en 1942, après arbitrage de Moscou en sa faveur, il reprend la section macédonienne à la tête de laquelle il place un de ses fidèles, Svatozar Vukmanovitch-Tempo. Tito reprend alors à son compte l'idée de fédération balkanique. Fort de sa victoire en 1945 et de ses 800.000 hommes en armes, il occupe Trieste et exprime des visées expansionnistes sur l'Albanie, la Bulgarie et la Macédoine Egéenne. Il tente de faire de l'Albanie une septième république yougoslave. Il place Dimitar Vlahov à la tête de la République socialiste Yougoslave donnant ainsi à cette région sa première reconnaissance étatique. Les habitants de la Macédoine du Vardar doivent alors obligatoirement se "macédoniser". Une langue et une littérature nouvelles sont construites où les particularismes du dialecte deviennent la colonne vertébrale de cette "novlangue". Une poignée d'anti-titistes bulgarophiles passera en Bulgarie y vivant clandestinement jusqu'en 1948. Quant aux Macédoniens qui restent attachés à leurs origines bulgares (les hommes de l'ORIM et les villageois), ils seront déportés et arrêtés. Ce "tito-macédonisme" est aussi exporté. Songeant à intégrer la Bulgarie dans sa fédération, Tito se rapproche de Dimitrov et les deux pays signent de nombreux accords bilatéraux en 1946-1947. Si Tito veut faire de la Bulgarie une septième ou huitième république yougoslave, Dimitrov veut une union égalitaire bulgare-yougoslave, mais le vieux leader bulgare accepte tout de même la "macédonisation" du Pirin sur le même mode que celle du Vardar. C'est ainsi que les Bulgares du Pirin doivent se déclarer macédoniens et non plus bulgares et reçoivent des milliers de professeurs et autres cadres en provenance de Skopje. Même scénario en Grèce où Tito soutient les communistes dans leur guerre civile contre la monarchie. Les maquis communistes étant regroupés dans les montagnes du nord de la Grèce, ils reçoivent l'essentiel de leur ravitaillement de Yougoslavie. En échange, ils doivent reprendre leur vieux mot d'ordre de Macédoine-Thrace indépendante et enrôler les Slavo-macédoniens de Grèce dans leurs maquis. Ces derniers ont même leurs représentants au sein du "Gouvernement démocratique provisoire". Cette "macédonisation" des communistes grecs sera une des raisons de leur échec en août 1949. Mais ce "tito-macédonisme" avait aussi un autre intérêt pour le Maréchal. Il lui permettait de juguler l'influence d'un nationalisme serbe qu'il redoutait par dessus tout. Après la rupture avec Moscou en 1948 et à la fin de guérilla grecque, Tito utilisera le macédonisme à des fins internes et contre la Bulgarie favorable à Staline.

Le Maréchal a donc créé presque de toute pièce une nouvelle Macédoine n'ayant rien à voir avec la Macédoine grecque antique, avec la Macédoine brassée de l'empire ottoman ou avec l'irréductible bulgare

du début du siècle. Mais en deux générations, un sentiment macédoniste s'est développé dans le Vardar. Ainsi, sur 70% de slavophones (le reste est composé d'Albanais, de Turcs, de Tziganes, de Serbes, de résidus valaques et grecs), bon an mal an, près de la moitié sont des adeptes d'une macédoine indépendante. Depuis la fin de la Yougoslavie, cette partie de la population peut renouer avec le rêve des années 1945-1948 d'une Macédoine réunifiée. A moins qu'elle ne rejoigne l'autre partie qui redécouvre petit à petit ses racines bulgares. L'ORIM réssuscitée a failli remporter les élections de décembre 1990. Si elle approuve l'indépendance, c'est parce qu'elle y voit un premier pas vers la réunification avec la Bulgarie: la réalisation du traité non-appliqué de San Stéphanos en 1878. Bref, le problème de la Macédoine du Vardar est celui de sa viabilité dans un contexte particulièrement étouffant. Les Macédonistes purs n'ont que des ennemis dans la région: Albanais, Serbes, Bulgares, Grecs et Macédoniens bulgarophiles; ils ne peuvent compter que sur une hypothétique aide de la Croatie et de la Turquie. Or cette république est la plus pauvre des balkans après l'Albanie. Quant aux bulgarophiles qui peuvent être amenés à prendre le pouvoir un jour ou l'autre, ils ne pourront pas recréer une grande Bulgarie sans s'attirer les foudres de Belgrade, Athènes et Tirana.

L'affaire macédonienne, tel le phœnix, renaît de ses cendres dans un contexte aussi difficile qu'en 1878, 1903, 1913, 1941, 1945 et 1948.

Ce n'est pas le moindre des héritages du titisme.

Indications bibliographiques:

- Macedonia. Documents and material*, Bulgarian Academy of Science. Sofia, 1978.
Zotiades George, *The Macedonian controversy*, Institute for Balkan studies, Salonique, 1961.
Chiclet Christophe, *Les communistes grecs dans la guerre*, L'Harmattan, Paris, 1987.
Castellan Georges, *Histoire des Balkans*, Fayard, Paris, 1991.
Bogdan Henry, *Histoire des pays de l'Est*, Perrin, Paris, 1990.
Nestorovic C., «L'imbraglio des frontières intérieures yougoslaves», in *Nouvelle Europe*, N°5, mai 1991.
Silianoff Eugène, «La Macédoine entre la Grèce, la Bulgarie et la Yougoslavie», in *Nouvelle Europe*, N°5, mai 1991.



Juin
Gravure de Yannis Gourzis, 1991
(Extrait de *Calendrier 1992*)